
De quelques conditions d'appropriation des savoirs en SHS

Sophie Richardot*

** CURAPP — UMR 6054
Université Picardie - Jules Verne
Chemin du Thil
80025 AMIENS Cedex 1
Sophie.richardot@u-picardie.fr

RÉSUMÉ. L'objet de cette communication est de s'interroger sur le degré d'acceptabilité, par les individus, de savoirs savants remettant en cause des théories de sens commun et sur le processus d'ancrage de ces savoirs dans leur système de représentations. On s'intéressera à la façon dont les étudiants s'approprient les savoirs issus d'une expérience classique de psychologie sociale : l'expérience de Milgram (1974) sur la soumission à l'autorité. On se référera pour étudier la réception de cette expérience à la théorie des représentations sociales (Moscovici, 1961) et tentera d'analyser la manière dont les étudiants cherchent à articuler le contenu des résultats de cette expérience à leurs savoirs et croyances antérieures. Les résultats de notre enquête montrent que les étudiants effectuent en effet un certain travail sur ces contenus de savoirs visant à les conformer aux connaissances de sens commun pour les rendre « intégrables » à leur univers cognitif. Ils montrent également que les étudiants élaborent des règles de conditionnalité qui leur permettent de retenir les informations acceptables au regard du sens commun et de supprimer celles qui contredisent trop effrontément celui-ci.

MOTS-CLÉS : sens commun, conditionnalité, soumission à l'autorité, ancrage, savoirs.

1. Introduction

L'objet de cette communication est de s'interroger sur le degré d'acceptabilité, par les individus, de savoirs savants remettant en cause des théories de sens commun et sur le processus d'ancrage de ces savoirs dans leurs systèmes de représentations. On s'intéressera plus particulièrement à la façon dont les étudiants s'approprient les savoirs enseignés en psychosociologie. Il s'agit notamment d'analyser la réception d'une expérience classique de psychologie sociale : l'expérience de Milgram (1974) sur la soumission à l'autorité. Une expérience qui remet en cause la représentation de l'individu (libre, responsable, rationnel) communément véhiculée aujourd'hui dans notre société.

Dans cette expérience, un sujet a pour tâche d'apprendre à un élève (en fait un complice de l'expérimentateur) des couples de mots, et quand celui-ci fait une faute, il doit lui infliger des chocs électriques d'intensité croissante pour chaque nouvelle faute. Quand le sujet hésite pour les infliger, l'expérimentateur l'exhorte à le faire, au nom de la science. L'idée de S. Milgram était « d'étudier les réactions de l'individu placé au centre d'un conflit entre sa conscience et l'autorité ». « D'un côté, la souffrance manifeste de l'élève l'incite à s'arrêter ; de l'autre, l'expérimentateur, autorité légitime vis-à-vis de laquelle il se sent engagé, lui enjoint de continuer ». Les résultats furent particulièrement surprenants puisque le choc maximal moyen fut de 360 volts, et que 65% des sujets obéirent et allèrent jusqu'à 450 volts, ce qui est le maximum. Milgram a montré, en faisant varier les contextes expérimentaux, que ce n'est évidemment pas le sadisme des gens qui explique leur persistance mais le fait qu'ils se sentent dans certaines situations davantage contraints par les ordres de l'expérimentateur que par la voix de leur conscience. Cette soumission à l'autorité s'observe, dans les mêmes proportions, aussi bien chez les femmes que chez les hommes, ce qui contredit également les stéréotypes selon lesquels les femmes seraient moins capables que les hommes de faire du mal, etc.

On se référera pour étudier la réception de cette expérience par les étudiants à la théorie des représentations sociales (Moscovici, 1961), une théorie de plus en plus fréquemment utilisée pour analyser l'appropriation des savoirs issus de SHS (Lautier 2006 ; Cariou, 2006 ; Beitone et *al.*, 2004). Cette théorie, élaborée à partir de l'étude des transformations de la théorie psychanalytique au fur et à mesure de sa pénétration dans le sens commun, postule que deux processus majeurs sous-tendent ce travail d'appropriation d'un savoir (la science) par un autre (le sens commun) : l'objectivation et l'ancrage. L'objectivation procède d'une simplification : les individus tentent de transformer une notion abstraite ou complexe en une réalité plus simple et perceptible sous forme imagée. Par exemple, la fécondation d'un ovule par un spermatozoïde est pensée métaphoriquement avec les stéréotypes associés aux rôles sexuels (Wagner, Elejabarrieta & Lahnsteiner, 1995). L'ancrage concerne plus spécifiquement l'enracinement de la représentation dans le système de pensée préexistant des individus.

On focalisera ici notre attention sur ce second processus en analysant la manière dont les étudiants cherchent à articuler le contenu des résultats de cette expérience à leurs savoirs et croyances antérieures. Une articulation qui a toute les chances d'être ici problématique puisque les savoirs issus de l'expérience de Milgram sont susceptibles de venir contredire les représentations sociales de l'individu contemporain et les stéréotypes de genre. Comment dès lors les étudiants procéderont-ils pour ancrer les savoirs issus de cette expérience dans leur univers de pensée préexistant ? A la suite des travaux sur la conditionnalité des normes sociales (Flament, 1994), nous formulons l'hypothèse générale qu'ils procéderont à cette articulation en élaborant des règles de conditionnalité leur permettant d'accepter les conclusions de cette expérience dans certains cas tout en les rejetant dans d'autres. L'objectif de cette communication est ainsi d'étudier **ces règles de conditionnalité**, induites notamment par les stéréotypes de genre, qui permettent à la fois de s'approprier de nouveaux savoirs relevant de la science tout en préservant d'autres, relevant du sens commun.

2. Méthodologie : une enquête en deux parties

Pour analyser la réception de ces résultats chez les étudiants, on a fait passer questionnaire en deux parties auprès d'un échantillon (cf. ci-dessous).

1/ Dans la première, on leur présentait l'expérience **sans en présenter les résultats** : ils devaient eux-mêmes pronostiquer le pourcentage de **sujets**, puis le pourcentage **d'hommes** et le pourcentage de **femmes** qui accepteraient de continuer à administrer des chocs électriques jusqu'à la fin. Ces pronostics permettent de fixer le seuil d'acceptabilité des résultats par les étudiants.

2/ Dans **la deuxième partie**, on annonçait les résultats de l'expérience en demandant aux étudiants d'y réagir : sont-ils étonnés des résultats d'ensemble ? Des résultats pour les hommes et les femmes ? Estiment-ils que l'on obtiendrait les mêmes résultats aujourd'hui si on reproduisait l'expérience ?

3. Echantillon

Ce questionnaire a été administré à 314 étudiants en licence (136 en Sciences de l'éducation à l'Université Picardie-Jules Verne et 176 en Droit de l'Université Paris 1-Panthéon Sorbonne). 78% des étudiants étaient des femmes. Leur âge moyen était de 20 ans. 52% des étudiants en Droit et 30% des étudiants en Sciences de l'éducation étaient fils et filles de cadres et profession intellectuelles supérieurs. 30% des étudiants de l'Université de Paris 1 avaient entendu parler de l'expérience et 55% des étudiants de l'Université de Picardie.

4. Résultats de l'enquête

Notre objectif étant d'étudier l'ancrage des savoirs issus de cette expérience dans l'univers de pensée des étudiants, nous analyserons systématiquement les réponses obtenues en comparant les étudiants déclarant avoir déjà « entendu parler » de l'expérience (généralement en cours) à ceux déclarant n'en avoir jamais « entendu parler ». Nous pourrions ainsi analyser la manière dont ces premiers étudiants se sont appropriés les savoirs issus de cette étude.

4.1. Des résultats expérimentaux revus « à la baisse »

La comparaison des prédictions formulées par les étudiants à propos du pourcentage de sujets, d'hommes et de femmes placés dans cette situation qui ont accepté de continuer à administrer des chocs électriques jusqu'à la fin (450V) révèle un effet significatif d'apprentissage : les étudiants qui ont entendu parler de l'expérience donnent un taux d'obéissance supérieur – aussi bien pour les sujets que pour les femmes et les hommes – à celui des étudiants n'en ayant jamais entendu parler de l'expérience (pour les sujets : 37% contre 19% ; pour les hommes : 44% contre 31% et pour les femmes : 26% contre 16%). On remarque néanmoins que les prédictions des étudiants avertis sont plus faibles que les résultats effectivement obtenus par Milgram dans son expérience. Autrement dit, on observe une tendance à s'approprier les résultats de cette expérience mais en les « révisant à la baisse ».

On constate également que la structure des données reste la même, que les étudiants aient entendu parler ou non de l'expérience : les pronostics formulés pour les hommes sont plus élevés que ceux donnés pour les femmes, les pronostics des sujets se situant entre les deux. Autrement dit, si ceux qui connaissent l'expérience forment de manière générale des prédictions plus élevées que ceux qui ne la connaissent pas, les uns et les autres ont tendance à penser que les femmes persisteront moins dans leur comportement que les hommes.

Cette tendance à réviser à la baisse le taux de soumission des sujets, en particulier féminins, est-elle la manifestation d'un travail d'articulation entre savoirs scientifiques et savoirs de sens commun ? Autrement dit, peut-on expliquer cette révision par une tentative de la part des étudiants de « mettre en conformité » les savoirs issus de cette expérience avec ceux issus du sens commun ? L'analyse des justifications qui accompagnent les différents pourcentages (sujets, hommes et femmes) semble aller dans ce sens.

4.2. Des résultats qui valent pour les « sadiques »

Pour justifier leurs **prédictions générales** (pour les sujets), les étudiants convoquent trois registres explicatifs :

1. « Les gens sont humains, n'aiment pas faire souffrir les autres » ;
2. « Seuls les fous et les sadiques continueront jusqu'au bout » ;
3. « Les gens sont soumis à l'autorité, sont conditionnés, déresponsabilisés ».

Les étudiants qui n'ont jamais entendu parler de l'expérience invoquent la première et la deuxième raison (75%) pour justifier les faibles prédictions qu'ils ont formulées. Ceux qui en ont entendu parler invoquent beaucoup plus souvent la troisième (52%), une explication conforme à celle que Milgram propose à la suite de ses expériences. Les étudiants qui ne connaissent pas l'expérience sont très peu à faire appel à « la soumission à l'autorité » pour rendre compte de leur pourcentage (12%). Cette explication ne paraît donc pas très « naturelle ». D'ailleurs, 35% de ceux qui connaissent pourtant l'expérience ont également recours à l'idée que « les gens sont humains », « ne sont pas des sadiques ». Or seul le recours à l'explication 3 semble permettre de justifier des prédictions élevées, proches des résultats effectivement obtenus par Milgram (un taux de soumission de 52% est prédit par ceux qui connaissent l'expérience et de 39% par ceux qui ne la connaissent pas). Les autres registres explicatifs mobilisés accompagnent des prédictions assez faibles (un taux de soumission de 17% est prédit par ceux qui connaissent l'expérience et de 11% par ceux qui ne la connaissent pas).

Aussi peut-on interpréter cette « révision à la baisse » des résultats de la part de ceux qui en ont entendu parler comme une tentative pour les conformer à l'idée que « seuls les sadiques se comporteront ainsi » puisque « les gens sont humains ». Si les étudiants qui connaissent l'expérience considèrent que les gens sont un peu moins humains ou un peu plus sadiques qu'ils ne le pensaient au préalable, il leur est manifestement difficile de considérer pour autant que 65% des gens peuvent « être inhumains » ou « être sadiques »...

4.3. Des résultats qui valent en général et pour les hommes

Pour justifier leurs prédictions relatives aux pourcentages des sujets masculins et féminins qui accepteraient de continuer à administrer des chocs électriques jusqu'à la fin, quatre registres explicatifs sont mobilisés par les étudiants :

1. « Les femmes sont plus sensibles à la douleur que les hommes » ;
2. « Les hommes sont plus durs, plus résistants, plus courageux que les femmes » ;
3. « Les hommes sont plus violents, sadiques, cruels que les femmes » ;
4. « Les hommes et les femmes ne sont pas différents ».

Seule l'explication 4 est sans contenu stéréotypique. On aurait pu penser qu'elle serait davantage avancée par ceux qui connaissent l'expérience – les contraintes de la situation expérimentale s'exerçant sur tous de la même façon – mais ce n'est pas le cas : 11% de ceux qui ont entendu parler de l'expérience donnent cette raison contre 13% qui n'en ont pas entendu parler. Parmi les raisons à contenu stéréotypique, c'est de loin la première raison qui est la plus donnée par l'ensemble des étudiants pour justifier les prédictions plus faibles qu'ils font pour les femmes (70% des étudiants disent que « les femmes sont plus sensibles à la douleur que les hommes »).

L'explication 4 est celle qui justifie les pourcentages les plus élevés à propos des sujets féminins (41% pour ceux qui connaissent l'expérience contre 20% pour ceux qui ne la connaissent pas). Les explications 2 et 3, qui font appel aux stéréotypes masculins justifient des pourcentage plus modérés (30% contre 15%). Enfin, l'explication 1, qui fait appel aux stéréotypes féminins, explique les pourcentages les plus faibles (23% contre 13%).

Autrement dit, l'intervention des stéréotypes dans l'appropriation de ce savoir expérimental a pour effet de faire réviser à la baisse les prédictions formulées par les étudiants au sujet de la persistance des femmes. Et, contrairement aux justifications avancées pour prédire le comportement des sujets en général, les étudiants qui connaissent l'expérience ne font pas appel préférentiellement à des registres explicatifs particuliers. Si l'explication relative à la soumission à l'autorité paraît ainsi recevable chez 52% de ceux qui connaissent l'expérience, elle semble beaucoup plus difficile à généraliser au cas des femmes.

Une analyse plus fine des justifications proposées par les étudiants qui connaissent l'expérience fait apparaître des logiques contradictoires qui témoignent d'une acceptation des **résultats généraux** et d'un rejet des résultats **pour les femmes**. On en donnera ici quelques exemples. Un étudiant de Sciences de l'Education justifie sa prédiction générale de 20% en disant : « certaines personnes **se soumettent à l'autorité**, ce qui inhibe leur réflexion par rapport à la situation ». Il dit ensuite pour justifier ses prédictions concernant les hommes et les femmes (70% pour les hommes et 30% pour les femmes) : « les femmes sont peut-être **plus sensibles** à la douleur de l'élève et choisissent d'arrêter l'expérience ». Il justifie donc bien ses **prédictions générales** en faisant référence au processus de soumission à l'autorité puis fait appel à **la nature des femmes** pour expliquer les prédictions plus faibles qu'il a avancées pour les sujets féminins. Autrement dit, il change de registre explicatif d'une réponse à l'autre : il convoque, d'une part, des explications situationnelles, qui vont dans le sens des conclusions de Milgram, quand il répond **en général** et, d'autre part, des explications dispositionnelles, conformes aux stéréotypes de genre, quand il répond **pour les femmes**.

Un autre étudiant en Sciences de l'Education justifie ainsi les pronostics donnés **en général (70%)** : « car ils estiment **ne pas être coupables** car on leur donne l'ordre de le faire ». Il motive donc son pronostic en faisant référence à ce que Milgram appellerait « l'état agentique » : l'individu, pris dans une structure hiérarchique, ne se sentirait exonéré de la responsabilité de ses actes, ce qui le conduirait à adopter des comportements qu'il n'aurait sans doute jamais adoptés s'il se considérait comme pleinement autonome. L'étudiant dit ensuite, pour justifier les pronostics qu'il donne **selon le sexe du sujet (80/60%)** : « les femmes sont **plus sensibles** que les hommes ». D'une explication relativement sophistiquée et proche du concept de Milgram, il bascule donc dans la pensée de sens commun en se référant à un trait stéréotypique attribué aux femmes pour justifier de ses prédictions.

Dans d'autres cas de figure, il semble qu'une tentative pour concilier savoir savant et savoir de sens commun, et éviter toute contradiction, soit à l'œuvre. Une autre étudiante de Sciences de l'Education justifie ainsi des pronostics généraux de 50% : « les ordres sont donnés par une personne ayant autorité, donc les sujets suivent les ordres, elle est hiérarchiquement plus élevée ». Elle donne donc une explication convoquant le jeu d'influence présent dans la situation. Puis elle dit pour accompagner ses pronostics selon le sexe (50% pour les hommes et 35% pour les femmes) : « les femmes sont **moins influençables** que les hommes. Elles ont plus de mal à se soumettre à l'autorité ». Autrement dit, elle trouve un trait dispositionnel (qui est une quasi inversion du stéréotype associant les femmes à un état de soumission) qui à la fois crée de la cohérence par rapport à ce qu'elle vient de dire en termes d'influence et justifie ses pronostics différenciés.

Cette tendance à accepter les résultats généraux et à rejeter ceux pour les femmes s'observe également chez ceux qui ne connaissaient pas l'expérience quand, en deuxième partie de questionnaire, les résultats expérimentaux effectivement obtenus par Milgram sont énoncés. Si, dans l'ensemble, les étudiants acceptent les résultats généraux, ils sont en revanche nombreux à rejeter les résultats indiquant une absence de différence entre le taux de d'obéissance des hommes et celui des femmes. Un étudiant de Droit qui ne connaissait pas l'expérience et qui pronostiquait 60% pour les hommes et 40% pour les femmes, dit, par exemple : « je ne suis pas d'accord. **La soumission à l'autorité est normale, mais la proportion d'hommes et de femmes ne l'est pas, selon moi** ».

4.4. Des résultats qui valent pour hier

A la question « pensez-vous que l'on obtiendrait les mêmes résultats aujourd'hui si l'on reproduisait cette expérience ? », 55% pensent que le taux de soumission enregistré serait moins important parce qu'aujourd'hui « les mentalités ont changé » ou parce que « les gens sont plus sensibles » ou « réfléchis » ; 35% pensent que les résultats seraient les mêmes parce que « les mentalités sont les mêmes » ou « la soumission à l'autorité est la même » et 10% qu'ils seraient « pires ». Ceux qui avaient déjà entendu parler de l'expérience sont également plus nombreux que ceux qui n'en avaient jamais entendu parler à penser que « la soumission à l'autorité est la même aujourd'hui » (17% contre 3%), montrant ainsi les effets du mode de transmission des savoirs et du travail mémoriel sur l'appropriation des connaissances.

Une variable se révèle particulièrement liée aux prises de position à propos du caractère reproductif de cette expérience : le degré d'étonnement suscité par les résultats généraux (mesuré à partir d'une échelle de 1 à 4). Les résultats montrent que plus les étudiants ont manifesté de l'étonnement devant les résultats expérimentaux, moins ils pensent que l'on obtiendrait les mêmes résultats aujourd'hui ($r = -.16, p < .05$). Aussi ceux qui déclarent que le taux de soumission serait aujourd'hui plus faible parce que « les mentalités ont changé » ou parce que « les gens sont plus sensibles » sont également ceux qui se disent les plus étonnés par les résultats tandis que ceux qui pensent que « les mentalités sont les mêmes » ou que « les gens sont aussi soumis » se disent les moins surpris.

Si les résultats expérimentaux peuvent donc être acceptés pour hier, ils ne semblent plus être considérés par la moitié des étudiants comme valables pour aujourd'hui et, ce, d'autant plus que ceux-ci les auront trouvés choquants.

5. Conclusion

L'objectif de cette communication était d'étudier les « stratégies » mises en œuvre par les étudiants pour articuler le contenu des savoirs de cette expérience à leurs croyances antérieures. Une articulation que nous supposons problématique étant donné la nature des savoirs en jeu, clairement susceptibles de remettre en cause les représentations sociales de l'individu contemporain et les stéréotypes de genre.

Les résultats de notre analyse montrent en effet que les étudiants effectuent un certain travail sur ces contenus de savoirs visant à les conformer aux connaissances de sens commun pour les rendre « intégrables » à leur univers cognitif. Un travail qui consiste notamment à « réviser à la baisse » le taux de soumission des sujets, en particulier féminins. C'est ainsi que les étudiants connaissant l'expérience semblent s'être engagés dans un travail de négociation de ce savoir qui les conduit à prédire un taux de soumission plus élevé que celui proposé par ceux qui ne la connaissent pas mais cependant inférieur à celui effectivement enregistré par Milgram. Une négociation qui permet à la fois de proposer des résultats qui s'approchent de ceux obtenus tout en préservant les schèmes explicatifs familiers liées aux représentations sociales de l'individu (« les sujets n'iront pas jusqu'à infliger 450V parce qu'ils n'aiment pas faire souffrir les autres »).

Nos résultats montrent également que les étudiants élaborent des règles de conditionnalité pour procéder à l'ancrage de ces savoirs savants. Celles-ci leur permettent de retenir les informations acceptables au regard du sens commun et de supprimer celles qui contredisent trop effrontément celui-ci. C'est ainsi que les résultats de Milgram valent pour les sujets en général mais pas pour les femmes car celles-ci sont « plus sensibles à la douleur », valent également pour hier et pas pour aujourd'hui car « les gens [aujourd'hui] sont humains et n'aiment pas faire souffrir ». On a pu constater également le travail mise en cohérence entrepris pour remédier à la contradiction éventuelle que pouvait générer l'adoption de logiques différenciées.

Bibliographie

- Beitone, A., Decugis, M.-A., Dollo, C., Rodrigues, C. (2004). *Les sciences économiques et sociales. Enseignement et apprentissages*. Bruxelles : De Boeck.
- Cariou, D. (2006). Le contrôle de la pensée naturelle en situation didactique. In V. Haas (Ed.). *Les savoirs du quotidien. Transmissions, appropriation, représentations*. Rennes : PUR, 119-133.
- Flament, C. (1994). Aspects périphériques des représentations sociales. In C. Guimelli (Ed.). *Structures et transformations des représentations sociales*. Lausanne : Delachaux et Niestlé, 85-115.
- Lautier, N. (2006). L'histoire en situation didactique : une pluralité des registres de savoirs. In V. Haas (Ed.). *Les savoirs du quotidien. Transmissions, appropriation, représentations*. Rennes : PUR, 77-91.
- Milgram, S. (1974). *Soumission à l'autorité*. Paris : Calman-Lévy.
- Moscovici, S. (1961, 1976). *La psychanalyse, son image et son public*. Paris: PUF.

Wagner, W., Elejabarrieta, F. & Lahnsteiner, I. (1995). How the sperm dominates the ovum: objectivation by metaphor in the social representation of conception. *European Journal of Social Psychology*, 25, 671-688.